

Roger CANAC

Jacques Balmat

dit

Mont-Blanc

Presses universitaires de Grenoble

Chapitre I

UNE RENCONTRE PEU ORDINAIRE

CHAMONIX, LE 29 SEPTEMBRE 1832. Chamonix du Mont-Blanc a succédé à Chamonix des Glacières. Tout ce qui est lettré, tout ce qui « a les moyens », tout ce qui est snob accourt ; aussi bien pour voir que pour se faire voir. On a vu passer des aristocrates et des lettrés du Siècle des lumières... Suisses, Anglais, Russes, Polonais. On voit passer les romantiques : Chateaubriand, Hugo, Nodier...

Pour recevoir tout ce beau monde, on a bâti de beaux hôtels. Un plaisantin s'est même aventuré à écrire « Chamonix est un hôtel ! » Nous sommes donc devant l'hôtel de la Couronne bâti et géré par Joseph Tairraz... Sous les ombrages, assis sur un banc, un vigoureux vieillard de 70 ans converse avec un domestique. Visiblement, il attend : une connaissance ? Un client amateur de cristaux ou de promenade en montagne ? Un visiteur ? Un homme d'affaires ?

Cet homme respire l'énergie. Un certain quant-à-soi, une certaine tenue le situent hors du commun. Est-il un paysan ? Ses mains calleuses et ses épaules un peu voûtées le laisseraient imaginer. Est-il un guide ? Son visage tanné par le grand air, basané par le soleil de la montagne, ses manières assez policées pourraient le laisser croire. Est-il un notable du lieu ? La fierté de son port, son vaste front, ses sourcils épais, son menton volontaire n'interdiraient pas de le supposer. L'homme est « bien pris » de sa personne. Il mesure un mètre

soixante-dix (cinq pieds, trois pouces, indique un passeport de 1799). Il est vêtu à la mode du pays, simplement, mais avec une certaine élégance : gilet de couleur, foulard sombre arrangé en mode de cravate, sorte de veste redingote et chapeau de bon ton. Qui est donc cet homme ?

C'est la célébrité locale. Il est à la fois paysan, guide, autodidacte, chercheur d'or et de cristaux et familier des grands de ce monde. Cet homme s'appelle Jacques Balmat du Mont-Blanc.

Et qui attend-il à cette heure ? Un voyageur qui est descendu hier au soir à l'hôtel de Tairraz... Il est aujourd'hui en excursion à la Flégère en compagnie du guide Payot, face aux glaciers du Mont-Blanc. Ce voyageur se nomme Alexandre Dumas. Alexandre ? C'est le prénom du fils aîné de Balmat qui a participé aux guerres de Napoléon et disparu en Espagne. Le « monchu » qui arrive à la Flégère lui ressemble étrangement : bel homme, des cheveux noirs et quelque peu crépus, le teint basané... Certains habitants de Chamonix ont pu penser « Tiens, Alexandre Balmat est enfin revenu ! Après une si longue absence. » Curieuse coïncidence.

L'homme qui arrive, Alexandre Dumas, fils d'un général républicain, petit-fils d'une créole et d'un aventurier, est déjà une personnalité littéraire : il connaît Musset, Balzac, Lamartine, Vigny, Liszt, Rossini, Mademoiselle Mars ; il est l'ami de Victor Hugo, de Charles Nodier, d'Eugène Delacroix. Il a 30 ans : l'âge de séduire, l'âge de tout entreprendre. Il s'est enthousiasmé pour les « trois glorieuses » de 1830. Il a écrit des pièces de théâtre : *Le Tout Paris romantique* connaît *Antony*. Et il a failli trépasser.

Eh oui ! À Paris, le choléra sévit. Il vient de tuer près de vingt mille personnes. Grâce à sa robuste constitution et à une thérapeutique de cheval, l'éther pur en étant le principal ingrédient, Dumas a résisté. En guise de convalescence, le

médecin lui a prescrit de prendre l'air : ce sera un voyage en Suisse, c'est-à-dire dans les Alpes. La Suisse est à la mode, y est inclus le voyage aux Glacières, c'est-à-dire Chamonix.

Il a repris son physique avantageux : carrure d'athlète, aisance de bon vivant, point gêné aux entournures. Il aime la bonne chère, les belles maîtresses, et les bons mots. Jovial et fécond. Il a tout pour devenir l'auteur populaire des *Trois Mousquetaires* : il est goulé de voir, goulé d'entendre, goulé de connaître et surtout goulé de se frotter aux gens simples, aux gens qu'il a l'occasion de rencontrer où ils se trouvent...

Il aime la couleur locale et le pittoresque. Il en ramènera ses impressions de voyage... comme tout le monde.

Le 31 juillet, il est à Genève; le 18 août à Kandersteg; le 19, aux bains de Louèche; le 20 à Laax; le 26 août, il rencontre Chateaubriand à Lucerne; le 14 septembre, il explique à la reine Hortense, fille de Joséphine, ce qu'est un vrai républicain, il est au bord du lac de Constance. Par Neuchâtel, il revient sur Bex, le Grand-Saint-Bernard. À partir de là, il décide d'aller à pied.

– Monsieur va à pied ?

– Toujours, répond-il sans complexes.

Et le voilà qui entreprend la traversée des montagnes à destination de Chamonix. Arrêt au col de Balme où il est de règle de faire halte pour admirer les pics et glaciers, mais après que « le froid et la faim, ces deux grands ennemis du voyageur » aient été calmés. *Primum vivere !*

Le guide valaisan, présumant des aspirations contemplatives de son compagnon, propose de dîner et coucher en ces lieux :

– Je ne suis pas fatigué, rétorque Dumas.

– C'est qu'il est quatre heures !

– Trois heures et demie.

– C'est que nous avons cinq heures à faire et trois heures de jour seulement.

– Nous ferons les deux dernières heures de nuit.

– C'est que vous perdrez un beau paysage.

– Je gagnerai un bon lit et un bon repas.

Arguments de sportif, d'épicurien, de boulimique en somme. Allons donc !

Arrivé à Chamonix il songe à trois occupations : prendre un bain, souper et prier à dîner la célébrité du pays le lendemain.

Le voici donc le fameux Balmat dit Mont-Blanc.

– Monsieur Balmat, si je ne m'abuse ?

– C'est bien moi, Monsieur, et je suis honoré d'être invité à votre table.

– Mais tout l'honneur est pour moi, mon cher.

« Il ne comprenait pas, commente-t-il, qu'il fut pour moi un être tout aussi extraordinaire que Colomb qui trouva un monde ignoré et que Vasco qui retrouva un monde perdu. »

Jacques Balmat était entré dans l'histoire avec Paccard, avec Saussure, et le Mont-Blanc ; il entrait en littérature avec Dumas, et il s'apprêtait à entrer dans la légende.

Le dîner chez Tairraz, arrosé au vin de Montmélian, fut chaleureux. Certes, l'euphorie due à la dive bouteille se prêtait à quelque exagération de la part de Balmat et à quelque connivence avantageuse de Dumas. L'âge du protagoniste aidant, toutes querelles s'étant apaisées et le principal témoin, le docteur Paccard étant mort, permettait d'évoquer avec nostalgie et avantage le temps des exploits qui était aussi le temps de la jeunesse. Néanmoins, Pierre Payot, le guide de Dumas, qui assistait à l'entretien, aurait pu apporter quelques sourdines. Il confirma à son fils, Venance

Payot, naturaliste bien connu à Chamonix, la véracité globale du discours. Il existait à propos de la version de Balmat bien des contestations et d'orageux débats... Nombre d'érudits prirent parti par la suite et la querelle Balmat-Paccard n'est pas encore close. Mais c'est une autre histoire.

Ne crachons pas dans la soupe. Écoutons avec Dumas, en dépit toutefois de quelques exagérations ou délayages, le récit de Balmat :

« J'étais bon là... un jarret du diable et un estomac d'enfer ! J'aurais marché trois jours de suite sans manger... Ça m'est arrivé une fois que j'étais perdu dans le Buet... »

Le Mont-Blanc lui « trotte dans la tête »... Par attrait naturel certes, mais probablement à cause d'une récompense promise par Saussure.

« Le jour je montais dans le Brévent d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois et je passais des heures à chercher un chemin. La nuit, c'était bien autre chose : je n'avais pas plus tôt fermé les yeux que j'étais en chemin. »

Il lui arrive des rêves étranges :

« Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber, la sueur me coulait à grosses gouttes... » « Je voyais la terre s'en aller sous moi... » « Je me retournais les ongles sur les pierres... »

Rien de changé. Une course n'est jamais aussi présente que lorsqu'elle est rêve. Et une nuit il n'y tient plus.

« Je sautai au bas du lit et je mis mes guêtres.

– Où vas-tu ? me dit ma femme.

– Chercher du cristal que je répondis... Et ne sois pas inquiète si tu ne me vois pas arriver ce soir.

Je pris un bâton solide bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire, j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche et en route ! »

C'était vers la fin de juin 1786. Il prend le chemin de la montagne de la Côte qui domine le glacier des Bossons. Quatre heures plus tard, il est aux rochers des Grands Mulets, casse la croûte, boit un coup et s'engage sur les étendues glaciaires... À sept heures du soir, en pleine montagne, il s'installe sur un rocher, mange un second morceau de pain, boit une goutte et appareille pour une froide nuit. Vers onze heures le temps se gâte : « Je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plutôt atteint qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête dans mon mouchoir...

À chaque minute, j'entendais la chute des avalanches qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient et à chaque craquement j'entendais la montagne remuer...

Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits, il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements et je me mis à chanter pour chasser un tas d'idées qui me venaient à l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait... »

Est-il possible de décrire une telle situation sans l'avoir éprouvée ? Et quels délices d'écouter le conteur Balmat, le dos au feu, devant une table illuminée par le vin de Montmélian, en évoquant la nuit, la neige et le froid.

« À deux heures, le ciel blanchit vers l'Orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir... mais sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. »

Cependant, il visite les glaciers et reconnaît quelques passages avant de se retirer pour une nouvelle nuit vers les blocs de granit dits le Bec à l'Oiseau et nommés par la suite le « gîte à Balmat ».

Au matin, il est de retour dans la vallée lorsqu'il rencontre François Paccard, Joseph Carrier et Jean-Michel Tournier.

« C'étaient trois guides ; ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je leur demandai où ils allaient ; ils me répondirent qu'ils cherchaient des cabris qu'ils avaient donnés en garde à de petits paysans... »

Une telle réponse n'est pas crédible pour Balmat.

« Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux et finirent par me proposer de monter tous ensemble. »

Après être rentré dans sa maison pour rassurer sa femme, changer de bas et de guêtres et prendre quelques provisions, Balmat se remet en route à onze heures du soir et rejoint les hommes au Bec à l'Oiseau où « ils dormaient comme des marmottes ».

Nouveau périple à travers les glaciers pour atteindre le dôme du Goûter.

« Nous vîmes sur l'aiguille du Goûter bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme. Nous criâmes et on nous répondit. »

C'étaient Marie Couttet et Pierre Balmat, les guides de Saussure qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter (on appelait alors cette montagne le dôme et l'aiguille le Blanche) ; leur pari était perdu.

On s'attend, on suppose des chances de suivre la crête sommitale du Mont-Blanc...

Balmat, au lieu de dire, essaye...

« Pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte et j'avais fait un quart de lieue à peu près à cheval sur l'arête en question... C'était un chemin de danseur de corde.

Comme il était impossible d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté mes camarades : mais il n'y avait plus que mon sac : désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils étaient partis en disant :

– Balmat est leste, il nous rattrapera.

Je me retrouvai donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension.

Je traversai le grand plateau et je parvins jusqu'au glacier de la Brenva d'où j'aperçus Courmayeur et la vallée d'Aoste en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc : je ne tentai pas d'y monter moins dans la crainte de me perdre que dans la certitude que les autres, ne pouvant pas m'y voir ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. »

À l'approche de la cime, Balmat cherche un abri, n'en trouve point, redescend jusqu'au grand plateau. Saisi par des éblouissements, il s'arrête un moment puis reprend la descente. La nuit est là.

« Je n'avais pas fait deux cents pas que je sentis avec mon bâton que la glace manquait sous mes pieds. J'étais au bord de la grande crevasse. » D'après le récit ce serait celle où s'engloutit en 1820 une partie de la caravane du docteur Hamel. Malheureusement, elle ne correspond pas à la description des lieux.

Nouveau bivouac : froid plus vif, neige. « Je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistible, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit et je savais très bien que les pensées tristes et l'envie de dormir étaient un mauvais

signe, et que, si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. »

Et il se dit :

« Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles :

– À l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques Balmat s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage Balmat. »

Mais le jour finit par arriver avec sa même ligne blanche à l'horizon... Et encore une fois le Mont-Blanc a « mis sa perruque ». Au bout de cinq heures, il est de retour au village des Pèlerins.

« Ma femme m'offrit à manger ; j'avais plus sommeil que je n'avais faim ; elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches ; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller. »

Trois semaines plus tard, le docteur Paccard et Balmat complotent une troisième tentative sur la « taupinière ». Le temps est enfin favorable : un certain 8 août 1786. Une date à retenir puisqu'elle consacre la réussite et la célébrité des deux hommes.

Balmat raconte l'exploit à sa manière et Paccard à la sienne. Bien entendu les deux versions feront couler beaucoup de salive dans le landernau de Chamonix... Il en résultera quelques échanges d'horions... voire de la prison pour le cousin de Paccard... Les partisans de l'un et de l'autre vont gloser, échanger des arguments pendant deux cents ans. Mon Dieu quelle affaire ! Nous en reparlerons.

Rien n'empêche. Balmat est un fameux conteur et un personnage hors de la mesure commune. Pardonnons à Dumas de s'être laissé charmer par le récit du vieux guide. Il aurait pu

vérifier ses dires, certes. Mais il est bien compréhensible de se laisser gagner par le souffle de l'épopée et d'enjoliver l'histoire. Tentation humaine, trop humaine. On parle de l'ophtalmie du docteur, contractée pendant l'ascension. Est-il resté aveugle ?

– Il est mort il y a onze mois, dit Balmat, à l'âge de 79 ans, et il lisait sans ses lunettes. Seulement, il avait les yeux diablement rouges.

– Des suites de son ascension ?

– Oh que non !

– Et de quoi alors ?

– Le bonhomme levait un peu le coude...

En disant ces mots Balmat vida sa troisième bouteille.

Balmat vu par Dumas

C'est dur à avaler pour les historiens « sérieux ». Quel crédit accorder à un jeune auteur dramatique trop fécond, et au demeurant, touche à tout ? Jugez-en. 1825 : *La chasse et l'amour*, puis *La noce et l'enterrement*, *l'Élégie sur la mort du général Foy*, son ancien patron, des vers dans la *Muse Française*, des nouvelles galantes, des nouvelles contemporaines (*Le souvenir de nos malheurs et de notre vieille gloire*), l'adaptation du *Puritan d'Écosse*... Des drames historiques : *Christine à Fontainebleau*, *Henri III et sa cour*, *Édith*. Une collaboration à la *Revue des Deux Mondes*. *Napoléon Bonaparte ou Trente ans de l'histoire de France*, vaste fresque injouable, *Antony*, drame contemporain, *Charles VII chez les Grands Vassaux*, *La Tour de Nesle*... De 1825 à 1832 le bilan est bien fourni.

Ajoutez à cela une vie mondaine débordante. Il court chez Madame Nodier, rencontre Delacroix, Deveria, Balzac, Mérimée, Musset, Sainte-Beuve, Vigny et tous les auteurs en vogue,

illustres ou moins illustres. Il traite avec le baron Taylor et Harel pour placer sa production dramatique... gagne beaucoup d'argent, en dépense davantage. Il attribue des rôles à Mademoiselle Georges, Mademoiselle Mars, Mademoiselle Despréaux, Marie Dorval, Bocage, les monstres sacrés du théâtre.

L'adolescent amoureux des nièces de l'abbé Grégoire, à Villers-Coterêts, a fait du chemin. Le tableau de ses conquêtes sentimentales ressemble à un vrai palmarès : Nanette, Aline Hardy, Aglaé, Laure Labay, Mélanie Waldor, Belle Krelsammer, l'ex-maîtresse du baron Taylor, et j'en passe. De la lingère aux dames du demi-monde, des bourgeoises aux aristocrates.

Une vie bouillonnante. Alexandre est de toutes les batailles : la bataille des « chevelus » romantiques contre les « genoux » conservateurs à perruques. La bataille d'Hernani avec Hugo, les batailles pour la République, les trois glorieuses de 1830. Alexandre parcourt les rues de Paris en costume de chasse, le carnier bourré de balles, la poire à poudre en bandoulière, il arrache des pavés avec le peuple, se fait signer un ordre de mission par La Fayette pour réquisitionner les poudres de Soissons. Et tout cela ne l'empêche pas de bien manger et de contempler le spectacle de Paris insurgé à la terrasse d'un café. Aux obsèques du général Lamarque, républicain bon teint, il chante la Marseillaise avec les polytechniciens. Il est impliqué dans la révolte matée au cloître de Saint-Merri qui verra l'enterrement de la République par Louis Philippe, son ancien protecteur.

Faut-il ajouter foi au témoignage d'un auteur à qui ses contemporains concèdent « d'user de la liberté accordée aux poètes qui ne sont pas forcés d'être des historiens » ? Certes, mais Alexandre jouit d'une mémoire prodigieuse. Villenave le dit, en 1927, capable de retenir trente à quarante mille vers. Bref, faut-il récuser la facilité, le foisonnement au détriment de la rigueur historique ? Faut-il suspecter le récit de Dumas ?

Partant du constat que la littérature n'est pas l'histoire, nombre d'auteurs évoquant l'épopée des hommes du Mont-Blanc ont « oublié » le « reportage » d'Alexandre Dumas. D'autres l'ont récusé.

Voici ce qu'écrivait Claire Éliane Engel dans son livre *Le Mont-Blanc – route classique et voies nouvelles* :

« Jacques Balmat, lorsqu'on l'aura poussé à se composer une légende, fera un récit fantaisiste de ses heures solitaires. Il dira, d'après Bourrit d'abord, d'après Alexandre Dumas ensuite, qu'il a bivouaqué plus haut que le dôme du Goûter, puis qu'il a remonté presque tout ce qu'il avait descendu la veille, qu'il a observé le sommet de très près, qu'il a reconnu une voie d'accès facile, qu'il l'a suivie en partie, puis, qu'il est enfin descendu pour arriver à Chamonix à huit heures du matin. Tout cela est impossible. »

Il me semble que Claire Éliane Engel n'a pas lu très attentivement le récit de Balmat relaté par Dumas. Que dit-il ?

Nous sommes à la hauteur du dôme du Goûter le 8 juin 1786. Jacques Balmat et ses compagnons ont aperçu Pierre Balmat et Marie Couttet. Ils les attendent.

« Pendant ce temps, dit Balmat, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte et j'avais fait un quart de lieue à peu près, à cheval sur l'arête en question qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc... Comme il était impossible d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté mes camarades; mais il n'y avait que mon sac... »

Et il continue :

« Je me trouvais donc seul et un instant je balançais entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué; puis quelque chose me disait que cette fois je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti; je chargeai mon sac et me mis en route : il était quatre heures du soir.

Je traversai le grand plateau et je parvins jusqu'au glacier de la Brenva d'où j'aperçus Courmayeur et la vallée d'Aoste en Piémont. Le brouillard était sur le moment du Mont-Blanc, je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre que dans la certitude que les autres ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri ; mais au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé et que je me rappelais l'autre nuit, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche, mais arrivé au grand plateau... je m'assis pour me remettre.

Au bout d'une demi-heure ma vue s'était remise, mais la nuit était venue : il n'y avait pas de temps à perdre, je me levai et allez !

Je n'avais pas fait deux cents pas, que je sentis avec mon bâton que la glace manquait sous mes pieds ; j'étais au bord de la grande crevasse...

Cependant, il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage et je me préparai à passer une nuit pareille à l'autre...

Sur les deux heures, je vis reparaître à l'horizon la même ligne blanche,... le Mont-Blanc avait mis sa perruque... aussi je me tins averti et je redescendis dans la vallée... Au bout de cinq heures j'étais de retour au village, il en était huit... »

Ne parlons pas de la version Bourrit. Jacques Balmat ne dit pas qu'il a bivouaqué plus haut que le dôme du Goûter... mais deux cents pas au-dessous du Grand Plateau... Il ne dit pas être remonté tout ce qu'il avait descendu la veille. Il a simplement tenté une autre voie.

Le docteur Paccard, dans ses mémoires, donne une autre version des faits. Repartons de l'arête du Goûter. « Ils ont presque tous senti une espèce de défaillance, écrit-il. Celui des Baux a été ranimé avec de l'eau fraîche qu'il a trouvée au

rocher et il est monté seul à la recherche de cristaux... Les autres sont redescendus ; le mauvais temps est arrivé, il tombait de la grêle... Celui des Baux qui était resté en arrière, a été pris par la nuit sombre des neiges. Il suivait les traces des autres qui s'enfonçaient jusqu'aux genoux alors dans la neige dure du matin. Ayant aperçu avec son bâton une fente que les autres avaient sautée, il n'a pas osé passer plus avant, il a mis son sac sous sa tête et ses cercles [ses raquettes] sous son dos et a ainsi passé la nuit sur la neige. Ses habits étaient tout gelés le lendemain matin. »

Pas question qu'il ait couché plus haut que le dôme du Goûter. Qu'il soit descendu très bas et remonté ensuite.

Qui a renseigné le docteur ? Probablement son cousin François Paccard. Mais il était de retour à Chamonix à dix heures du soir. Balmat était seul.

Saussure, peut-être sur les informations de Paccard, adopte la version de la recherche des cristaux, mais à la descente du dôme. « En revenant du dôme du Goûter, comme il n'était pas de trop bonne intelligence avec les autres, il marchait seul et s'éloigna même pour aller chercher des cristaux dans un rocher écarté. Lorsqu'il voulut les rejoindre ou du moins suivre leurs traces sur la neige, il ne les retrouva pas ; sur ces entrefaites l'orage survint ; il n'osa pas se hasarder seul au milieu de ces déserts, par l'orage et à l'entrée de la nuit, il préféra se blottir dans la neige et attendre patiemment la fin de l'orage et le commencement du jour... Vers le matin, le temps s'éclaircit et comme il avait tout le jour pour redescendre, il résolut d'en consacrer une partie à parcourir ces vastes et inconnues solitudes en cherchant une route par laquelle on pût parvenir au Mont-Blanc. C'est ainsi qu'il découvrit celle qu'on a suivie. »

Les récits ne concordent pas et Saussure introduit un élément nouveau. L'exploration de l'autre passage est reportée au lendemain.

Examinons maintenant la relation de Michel Carrier, fils de Joseph Carrier qui participait à l'expédition et abandonna Balmat à son errance solitaire.

« Après la retraite de ses compagnons, Balmat redescendit au Grand Plateau et résolut d'y passer la nuit afin de poursuivre ses recherches le lendemain. »

Il rapporte ensuite la narration de Balmat « faite à l'auteur et à bien d'autres personnes et textuellement la même mot pour mot ».

Que dit Balmat ?

« Enfin l'aube parut : il était temps, j'étais gelé...

J'avais cru remarquer en descendant au Grand Plateau, qu'à moitié de la descente, il se trouvait une route, rapide à la vérité, mais pourtant accessible qui conduirait droit sur le Rocher Rouge ; je me décidai à l'escalader ; arrivé là, elle se trouva si rapide et la neige si dure que je ne pouvais m'y tenir. Cependant, en faisant des trous avec le fer de mon bâton je réussis assez bien à m'y cramponner, mais j'éprouvais une fatigue et une lassitude extrêmes...

Enfin, à force de persévérance, j'atteignis le Rocher Rouge.

– Oh ! me dis-je, nous y sommes presque ; d'ici là plus rien qui nous en empêche : tout uni comme une glace, plus d'escaliers à faire ; mais j'étais transi de froid et presque mort de fatigue et de faim. Il était tard : je dus descendre, mais cette fois avec la certitude d'y remonter au premier beau temps et de réussir... »

Mis à part le décalage de la tentative par l'autre côté reportée au lendemain matin (peut-être sous l'influence des écrits de Saussure ?), le récit de Michel Carrier concorde avec celui de Dumas et le complète.

Paul Payot cite un manuscrit de Balmat, probablement plus près des faits, qui confirme. « Je redescendit pour rejoindre

mais camarade [sic] sur la sommité du dôme du Goûter ; ne les ayant pas trouvé... alors je pris le courage de remonter, mais par le côté gauche, ayant parvenu tout près du Mont-Blanc ayant vu la vallée d'Aoute (d'Aoste). »

Fantaisiste le récit de Balmat ? Romancée la relation de Dumas ? Voire. Charles Durier pour sa part l'adopte et il se fonde sur le récit du célèbre naturaliste Venance Payot, fils de Pierre Payot qui, accompagnant Alexandre Dumas à la Flégère et à la mer de Glace, assistait à la rencontre de l'écrivain avec son héros et confirma son récit.

Charles Durier conteste la relation de Saussure écrite « sur le rapport de ses guides ordinaires de Jean-Marie Couttet, jusqu'à le héros du Mont-Blanc, de Cachat le Géant dont l'animosité déclarée contre Balmat est un fait notoire... Il n'est pas croyable, ajoute-t-il, que Balmat qui ne songeait qu'au Mont-Blanc... se soit écarté pour aller chercher des cristaux. De plus, la journée n'était pas si avancée qu'il ne put regagner au moins les Grands Mulets. Il avait reconnu ces lieux les deux jours précédents et était plus capable de retrouver son chemin à lui seul que ses camarades tous ensemble. Il avait prouvé que les courses solitaires ne l'effrayaient pas. » Il adopte donc la version racontée à Dumas et les conditions techniques précisées par Michel Carrier : Grand Plateau – pente des Rochers Rouges haute de cinq cents mètres – arête de la Brenva – descente à la fente ou grande crevasse. Balmat a-t-il pu effectuer cette « variante » pendant que ses compagnons redescendaient à Chamonix ? En juin, les jours sont longs. Le mauvais temps ne l'a-t-il pas gêné ? Est-il monté le lendemain matin ? La neige était très dure. Mais alors il y aurait décalage d'une journée pour qu'il ait pu rentrer chez lui à huit heures du matin.

Pour un profane des choses de la montagne, pour un simple passant, Dumas ne s'en tirait pas mal et je lui donnerais volontiers, quelques fioritures mises à part, un satisfecit pour son reportage.

L'auteur du *Comte de Monte-Cristo*, du *Chevalier de Maison Rouge*, des *Trois Mousquetaires*, de *Joseph Balsamo* aurait pu tout aussi bien tirer une œuvre romanesque de sa rencontre avec un personnage aussi extraordinaire que Balmat, d'autant qu'il conserva des liens avec son guide Payot et avec Balmat (lui-même) et qu'il fut informé des circonstances étranges de sa disparition. Estimait-il sa connaissance de la montagne trop élémentaire ? Le sujet trop particulier pour les goûts de son public ? La réalité trop brûlante ? Ou peut-être pensait-il que lorsque la réalité dépasse par trop la fiction, il suffit de s'en tenir au simple reportage ?